

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges ATHANASIADES

Faut-il réviser le Procès ?
(Pour servir à la lecture de Kafka)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 65-71

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Faut-il reviser le Procès ?

Pour servir à la lecture de Kafka

« La plupart de ceux qui ont parlé de Kafka ont défini en effet son œuvre comme un cri désespérant où aucun recours n'est laissé à l'homme. Mais cela demande revision. »

On n'aura peut-être pas reconnu Camus, mais c'est bien lui qui écrit ces lignes dans un texte publié une première fois par la revue *L'Arbalète* en 1943, et, depuis, en appendice dans *Le Mythe de Sisyphe*.

Je ne voudrais pas donner une nouvelle interprétation de Kafka — encore une. On a déjà dit tant de choses, en faisant intervenir histoire et sociologie, philosophie et théologie, psychologie et psychanalyse. Un défilé impressionnant de théories cherchant à annexer Kafka, voilà souvent l'état de la critique.

Le lecteur, je veux bien, se laisse envoûter par les récits de Kafka, surtout les plus célèbres : *Le Procès*, *Le Château*, *la Métamorphose*, *La Colonie pénitentiaire*. Désarmé, perdu dans ce monde fantastique, il cherche des clefs. Il y en a, bien sûr. Trop souvent on lui donne un passe-partout, le complexe d'Oedipe, Israël et sa quête incessante, illustrant l'absurdité de la vie et le désespoir qui en résulte. Où situer la frontière entre veille et rêve, entre réalité et fiction, entre philosophie et névrose ?

Sisyphe, oui ou non ?

« Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient

pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir. »

Prenons comme exemple l'un ou l'autre scénario de Kafka. Celui du *Procès* : A la première page du livre, Joseph K., fondé de pouvoir dans une grande banque, est arrêté un matin dans sa chambre. Qui l'accuse ? De quoi est-il accusé ? Il passe une année à se le demander et à se débattre dans le labyrinthe de la « justice ». A la dernière page, il se laisse emmener sans jugement et égorger « comme un chien ». Celui du *Château* : Il était tard lorsque K. arriva. Où donc ? Dans un village dépendant d'un château, où il prétend être engagé comme arpenteur. Il s'y installe provisoirement et au prix d'innombrables difficultés, car la confirmation de son engagement ne vient pas. Pendant deux cent cinquante pages, il se débat lui aussi pour entrer en relation avec ce château. Le roman s'arrête, inachevé.

Ces deux scénarios, schématisés à l'extrême, semblent assimiler à Sisyphe le fondé de pouvoir et l'arpenteur. Et les récits de Kafka se plaisent à des « variations sur un thème connu ». On en conclut hâtivement : Kafka, prophète de l'absurde et du désespoir. L'art de Kafka est d'obliger le lecteur à relire. Bien sûr, son univers est noir, l'air y est souvent irrespirable, l'horreur accablante.

Sait-on que Kafka avait demandé à son ami Max Brod de détruire ses œuvres ? Alors je songe volontiers à cette lettre de Rilke : « J'ai dû reprendre souvent le bouquin de Malte à des jeunes gens en leur défendant de le lire. Car ce livre qui semble aboutir à peu près à démontrer que la vie est impossible doit être lu, pour ainsi dire, *contre son courant*. S'il contient d'amers reproches, ce n'est point à la vie qu'ils sont adressés ; au contraire, c'est la constatation continuelle que c'est par manque de force, par distraction et par des erreurs héréditaires que nous perdons presque entièrement les innombrables richesses d'ici qui nous furent destinées. » Si Kafka a pu écrire « il n'y a de joie pour moi que si je puis soulever le monde vers le pur, le vrai, l'immuable », ne faut-il pas lire ses récits, eux aussi, *contre leur courant* ? Non pas, encore une fois, pour donner

une nouvelle interprétation, mais pour entrevoir à quel niveau se situent l'angoisse ou l'espoir de Franz Kafka.

Mon propos est très restreint : Y a-t-il chez Kafka autre chose que l'absurde ou le désespoir que révèlent une lecture superficielle ou un commentaire hâtif ? Les romans et les nouvelles présentent déjà plus d'une lueur d'espoir ; mais ce ne sont en général qu'allusions, et ces allusions restent pour la plupart dans le monde du symbole. C'est le *Journal* qu'il faut interroger. Il est publié depuis quelques années dans son texte intégral en allemand et en français. Dans les manuscrits de Kafka il comprenait deux séries de cahiers : les cahiers in-quarto et les cahiers in-octavo. Max Brod a publié en outre, dans deux volumes formant le *Journal*, des aphorismes et des notes tirées d'autres cahiers. On trouvera à la fin de cet article les indications bibliographiques exactes concernant tous ces textes.

Le groupement de quelques passages sous des titres artificiels ne doit pas faire illusion. Kafka n'est pas un philosophe systématique ; il compose son *Journal* de 1910 à 1923 avec une grande liberté. Des touches fulgurantes alternent avec des notes banales ; parfois un récit inachevé, parfois plusieurs esquisses, variations sur un même thème. Voici quelques-uns de ces textes ; ils se commentent d'eux-mêmes.

Y a-t-il un au-delà de la mort ?

Question primordiale. Kafka y répond à bien des reprises et sans équivoque.

Je vis en ce monde comme si j'étais absolument sûr d'une deuxième vie, un peu comme je me suis consolé de mon séjour manqué à Paris, par exemple, en pensant que j'essaierai d'y retourner bientôt. En même temps, j'ai vu l'image du pavé des rues, avec leurs parties d'ombre et de lumière strictement délimitées. (A, p. 36)

Le premier signe d'un début de connaissance est le désir de mourir. Cette vie paraît insupportable, une autre inaccessible. On n'a plus honte de vouloir mourir ; on

demande à quitter la vieille cellule que l'on hait pour être transféré dans une cellule nouvelle que l'on apprendra à haïr. Un reste de foi continue en même temps à vous faire croire que, pendant le transfert, le maître passera par hasard dans le couloir, regardera le prisonnier et dira : « Celui-là, vous ne le remettrez pas en prison, il viendra chez moi. » (B, p. 38)

Idée merveilleuse et absolument contradictoire, selon laquelle quelqu'un qui est mort à trois heures du matin par exemple, entre aussitôt après — disons à l'aube — dans une vie supérieure. Quelle incompatibilité entre les choses humaines visibles et tout le reste ! Comme d'un mystère naît toujours un mystère plus grand ! Dès le premier instant, le calculateur humain perd le souffle. En vérité, on devrait avoir peur de sortir de sa maison. (A, p. 306)

Ce dernier texte du 4 décembre 1913 est contemporain de *La Métamorphose*. Je rappelle que Grégoire Samsa, le héros de ce récit, meurt à trois heures du matin...

Quel est cet au-delà ?

Kafka n'est pas un visionnaire. Il propose des évocations, en restant conscient de l'inconnaissable et de l'inexprimable. Chanaan, le Paradis, le Château, ces symboles reviennent fréquemment.

Il y avait trois manières possibles de châtier l'homme pour le péché originel : la plus douce était la punition effective : l'expulsion du Paradis, la deuxième était la destruction du Paradis, la troisième — et c'eût été la plus terrible — était l'interdiction d'accéder à la vie éternelle, tout le reste étant laissé sans changement. (B, p. 94)

Notre roi n'était guère fastueux ; quiconque ne l'aurait pas connu par ses portraits ne l'aurait jamais pris pour le roi. Son costume était mal cousu — il ne venait pas de notre atelier, d'ailleurs, — une étoffe mince, l'habit toujours déboutonné, fripé, les basques à tout vent, le chapeau bosselé, de lourdes bottes grossières, de larges gestes pleins d'indolence, un visage fort avec un grand nez viril, une petite moustache, des yeux sombres un peu trop perçants, un cou puissant et bien proportionné. Un jour, il s'arrêta à l'entrée de notre atelier, la main droite posée sur le linteau de la porte :

— *Est-ce que Franz est là ?*

Il connaissait tout le monde par son nom. Je sortis de mon coin sombre et me frayai un chemin entre les ouvriers.

— *Viens avec moi, dit-il, après m'avoir jeté un bref regard. Il est engagé au château, dit-il au maître. (A, p. 486)*

Y a-t-il des possibilités dans cette vie ?

On sait que l'univers de Kafka, dans ses récits, semble écrasé par la fatalité. L'expérience de sa propre vie s'y retrouve aisément. Et pourtant.

Vus avec l'œil souillé qui est le nôtre en ce monde, nous sommes dans la situation de voyageurs de chemin de fer retenus dans un long tunnel par un accident, et ceci à un endroit où l'on ne voit plus la lumière du commencement et où la lumière de la fin est si minuscule que le regard doit sans cesse la chercher et la perd sans cesse, cependant que commencement et fin ne sont pas même sûrs. Mais tout autour de nous, créés par le trouble ou l'hypersensibilité de nos sens, nous n'avons rien que des monstres et un jeu kaléidoscopique qui, selon l'humeur et la blessure de chacun, est enchanteur ou lassant. (B, p. 69)

Il est parfaitement concevable que la splendeur de la vie se tiennne prête à côté de chaque être et toujours dans sa plénitude, mais qu'elle soit voilée, enfouie dans les profondeurs, invisible, lointaine. Elle est pourtant là, ni hostile, ni malveillante, ni sourde ; qu'on l'invoque par le mot juste, par son nom juste, et elle vient. C'est là l'essence de la magie, qui ne crée pas, mais qui invoque. (A, p. 519)

Le pressentiment d'une libération définitive n'est nullement réfuté par le fait que, le lendemain, la captivité continue sans changement ou s'aggrave, ou même qu'il est expressément déclaré qu'elle ne cessera jamais. Tout ceci, au contraire, peut être une condition nécessaire de la libération définitive. (A, p. 513)

Quel est le viatique ?

Toutes les issues ne sont donc pas bouchées ; les échecs ne sont pas définitifs. Sur quoi s'appuyer alors pour la longue marche vers la Terre Promise ?

L'homme ne peut pas vivre sans une confiance constante en quelque chose d'indestructible en lui, ce qui n'empêche pas qu'indestructible et confiance peuvent lui rester constamment cachés. L'une des possibilités d'expression de cette existence cachée est la croyance en un dieu personnel. (B, p. 83)

Au témoignage de Janouch, qui fut son confident, Kafka lui dit même un jour :

Le Christ est un abîme rempli de lumière, devant lequel on doit fermer les yeux pour ne pas s'y précipiter... Je m'efforce d'être véritablement celui qui attend la grâce. J'attends et je regarde. Peut-être viendra-t-elle, peut-être ne viendra-t-elle pas. Peut-être cette attente tranquille et parfois inquiète est-elle déjà l'annonciatrice de la grâce ou la grâce elle-même. Je ne le sais. Mais cela ne me tourmente pas. J'ai entre-temps lié amitié avec mon ignorance. (Janouch, Kafka m'a dit, p. 154)

Kafka n'est donc pas un prophète de l'absurde, cet absurde qui aujourd'hui fait carrière littéraire. Kafka n'est pas un esthète du « désespoir considéré comme l'un des beaux-arts ». Les quelques textes qu'on vient de lire ne représentent pas tout Kafka, c'est clair, mais ne sont-ils pas un écho émouvant de la lutte intime d'un homme qui « utilisait le cheval de l'adversaire pour sa propre course ». (A, p. 553) Son œuvre n'est pas que la longue et hallucinante série des raisons que nous avons de désespérer, elle est traversée d'espoir, de part en part. Ne lui demandons pas une doctrine théologique, juive ou chrétienne ; ne l'annexons pas, en lui faisant violence, à notre foi, mais, reconnaissons ce message unique, douloureux et déchiré, humble attente et quête attentive.

C'est Camus encore — que nous ne pouvons en l'occurrence accuser d'« annexionisme » — qui donnera la meilleure conclusion : « Il est singulier, en tout cas, que des œuvres d'inspiration parente comme celles de Kafka, Kierkegaard ou Chestov, celles pour parler bref, des romanciers et philosophes existentiels, tout entières tournées vers l'absurde et ses conséquences, aboutissent en fin de compte à cet immense cri d'espoir.

Ils embrassent le Dieu qui les dévore. C'est par l'humilité que l'espoir s'introduit. Car l'absurde de cette existence les assure un peu plus de la réalité surnaturelle. Si le chemin de cette vie aboutit à Dieu, il y a donc une issue. Et la persévérance, l'entêtement avec lesquels Kierkegaard, Chestov et les héros de Kafka répètent leurs itinéraires sont un garant singulier du pouvoir exaltant de cette certitude. »

Georges ATHANASIADES

Indications bibliographiques

A = *Journal de Kafka*, traduction de Marthe Robert, Paris, Grasset, 1954.

(Ce volume contient les treize *cahiers in-quarto* et des *Notes de voyage*.)

B = *Préparatifs de noce à la campagne*, traduction de Marthe Robert, Paris, Gallimard, 1957.

(Ce volume contient entre autres les huit *cahiers in-octavo*, les *Aphorismes*, la *Lettre au père*.)